

Palabr^a_eS



N°2 • 1998



« Sans travail, pas d'argent,
sans argent, pas d'ind pendance »

Palabr^a_eS



N°2 • 1998

Sommaire

- ÉDITORIAL
- LE GERMOIR (BELGIQUE)
- PAG-LA-YIRI (BURKINA FASO)
- ZOILA VICTORIA DE LA TORRE (PÉROU)
- LA CASA DE LA MUJER (URUGUAY)

Éditrice responsable : Hélène Ryckmans

Groupe de travail du projet Raconter et Écrire :

Carmelina Carracillo, Gladys Cifuentes,

Poupette Choque, Namur Corral,

Marcela De la Peña, Isabelle Jacquet

Maquette : Clarice

Illustration de couverture : Claire Hilgers

Illustrations intérieures : Clarice

Photos :

p. 2, 6 : le Gerموir

p. 8, 11, 14 : Frères des Hommes

p. 18 : Christian Léonet

Traductions pour ce numéro :

Poupette Choque, Aurélie Vienne,

Marcela De la Peña, Isabel Alvarez, Cecilia Torres

Réalisation graphique et montage : Clarice

Imprimerie : Editions Rencontres asbl

Merci à toutes celles et ceux qui ont permis
la réalisation de ce numéro !

ÉDITORIAL

Sans travail pas d'argent, sans argent pas d'indépendance !

☛ Ce cri des femmes du Gerموir (Belgique) met en évidence, s'il le fallait encore, l'absolue nécessité pour les femmes de disposer d'un revenu autonome. Ce combat quotidien pour la vie, pour la survie, les femmes au Nord comme au Sud le vivent...

Les expériences que des femmes ont choisies de présenter ont toutes pour caractéristiques de créer des emplois et de générer des revenus dans des secteurs coopératifs. D'une façon bien à elles, ces femmes allient l'économique et le social. Dans le cadre de leurs activités productives l'accent est mis sur la formation, sur l'éducation et l'alphabétisation, sur la gestion de l'argent.

Au delà du travail à faire, souvent lourd et pénible, et malgré le contexte du chômage et de la précarité de l'emploi, des solidarités s'expriment ainsi entre les femmes. Pour celles qui assument souvent seules les rôles de mère et de travailleuse, ces solidarités permettent de mieux gérer la vie au quotidien, de briser la solitude, d'acquérir autonomie et confiance en soi.

☛ En **Belgique** le Gerموir est une entreprise de formation par le travail. Des femmes y apprennent un métier et gagnent petit à petit leur indépendance ; elles se sentent valorisées...

☛ Au **Burkina Faso**, Pag-La-Yiri a proposé aux femmes rurales de diversifier leurs activités. A partir de l'épargne et du travail collectif, les femmes ont petit à petit amélioré les conditions de leur existence et s'affirment dans leur société.

☛ En **Uruguay**, la Casa de la mujer a développé divers services, dont une Bourse du Travail pour les femmes des quartiers populaires, premières victimes des problèmes économiques. Des ateliers d'orientation professionnelle sont aussi associés à des formations sur les droits et les devoirs des employées dans le secteur du travail domestique.

Ces trois expériences, en Europe, en Afrique et en Amérique latine, proposent une articulation originale entre emploi et formation. Elles permettent aux femmes d'accéder à des revenus, indispensables, tout en améliorant leur position dans la société, en revalorisant leur image et en leur donnant les moyens d'assumer leurs différents rôles. Dans le contexte de la globalisation de l'économie et de la dérégulation du marché du travail, de telles expériences montrent qu'il est possible aussi de créer des espaces de lutte contre l'exclusion, et, malgré l'individualisme ambiant, de développer des activités économiques qui riment avec solidarité...



LE GERMOIR est un lieu de formation o des femmes apprennent la couture ou le nettoyage industriel en travaillant. La formation est valorisante et permet de retrouver confiance en soi et ind pendance

Contact :

Ana Pacifico

est une des animatrices du Gerموir

Le Gerموir

rue du Beffroi, 22 - B 6000 Charleroi - Belgique

Tél. 32 71 33 11 36 / Fax 32 71 33 03 78

LE GERMOIR

(Belgique)

Sans travail pas d'argent, sans argent pas d'indépendance

*"La vie dure peu, l'année passe vite, le mois est court
et le jour plus bref encore, mais l'instant est immémorial"* (A. Bonnard).

Nous avons choisi cette phrase parce que la vie est trop courte et que nous voulons voir nos enfants grandir et vivre chaque moment à fond.

Nous sommes une dizaine de femmes, réunies autour d'une entreprise un peu particulière : le Gerموir. Le Gerموir est un lieu de formation en alternance où des femmes apprennent la couture ou le nettoyage industriel en travaillant. Cette association a un objectif principal : la réinsertion professionnelle d'un public féminin précarisé. Cette réinsertion se fait par la revalorisation individuelle et sociétale.

Presque toutes nous étions mariées, femmes au foyer, d'âges différents. Un jour, c'est le divorce et nous nous retrouvons seules avec nos enfants. Le seul recours, à ce moment là, c'est le Centre d'aide sociale, le CPAS, l'organisme communal qui permet de survivre quand on n'a plus rien et qui nous donne un minimum d'argent pour vivre, c'est à dire le Minimex. Ce Centre nous envoie au Passage 45 (un carrefour d'orientation et de réinsertion professionnelle). Là, on nous donne l'information qu'il existe un endroit de formation pour les femmes par les femmes. Pour nous, c'est important. C'est ainsi que nous rentrons au Gerموir.



**Un gerموir est un pot destiné à recevoir
des graines qui doivent d'abord germer
avant d'être mises en terre :
tout un symbole !**

Notre combat

 Pour nous, si on veut bien vivre, la vie est un combat. Toutes, nous avons pris de grandes décisions, l'une pour quitter sa famille et suivre son mari, l'autre pour faire encore des enfants en étant mère célibataire... et toutes pour suivre une formation au Gerموir. L'association a fondé une entreprise de nettoyage, un atelier de couture-confection et un restaurant végétarien de manière à créer des emplois dans des secteurs coopératifs qui allient l'économique et le social.

La couture, le nettoyage, on en avait des notions bien sûr : nous confectionnions quelques vêtements pour nous-mêmes, certaines avaient suivi des cours de couture à l'école. On nettoyait chez nous. Mais ce que nous voulons, c'est une garantie de formation via l'emploi. **Nous avons besoin de travailler et de gagner un salaire** e pour subvenir aux besoins de notre famille. Nous ne voulons plus dépendre du Centre d'aide sociale, être étiquetée CPAS. Quand on dépend du CPAS, on n'est plus reconnue, on ne peut pas avoir de logement, c'est difficile d'emprunter à la banque. Si nous suivons la formation, nous pouvons espérer avoir un contrat "article 60 ou 61 de la loi organique des CPAS" qui nous permettra d'avoir droit au chômage et de trouver un emploi stable dans d'autres entreprises.

L'envie de s'en sortir en bien

 Le Gerموir nous a proposé une formation pratique et théorique. Pour devenir un agent d'entretien, avec le matériel moderne, les machines, les exigences de propreté, d'hygiène et d'efficacité, mieux vaut être formée. La formation nous a appris à employer le matériel et le produit approprié, avec organisation et méthode pour ne pas perdre de temps, pour être efficace tout en évitant les fatigues inutiles.



Agent d'entretien avec son matériel moderne

Pour suivre la formation, la motivation vient de chacune. On se retrouve tous les jours pour aller sur les chantiers ou pour suivre des cours. Certaines d'entre nous avaient des difficultés pour lire ou pour écrire, d'autres ne savaient pas communiquer ou n'osaient pas... La formation est valorisante car le fait de gagner de l'argent nous offre une liberté, une indépendance que nous n'avions pas ou plus. Pour nous, c'est important d'avoir un esprit de gagnante ; sans cet esprit, ça ne vaut pas la peine de commencer quoi que ce soit...

Le travail nous permet une rentrée de salaire, une entrée dans la vie professionnelle. Il nous permet également de gérer mieux notre argent et d'avoir plus de possibilités. Mais le travail, c'est aussi devoir gérer son temps et se lever tous les matins pour aller au boulot. Il faut changer sa manière de vivre. C'est parfois stressant, ça met les nerfs à vif, mais on est reconnues et moins critiquées. On préfère travailler pour rester actives, le travail nous donne des satisfactions, il nous procure de l'indépendance. On travaille aussi évidemment pour avoir un salaire car sans argent on vit moins bien.

Le Gerموir : un groupe



Pour nous, le Gerموir c'est un groupe de femmes géré par des femmes. Avoir des contacts avec les différentes responsables de chaque secteur, c'est intéressant en cas de problèmes ou de conflits. Comme il y a beaucoup d'écoute, on trouve parfois des solutions à nos problèmes. Au départ, il y a beaucoup de défensive, à cause de nos histoires à chacune. Pour nous, le passé est toujours présent mais nous espérons un avenir meilleur. On se méfie, car entre femmes c'est difficile de nous accepter l'une l'autre : on juge trop facilement. Mais peu à peu, on acquiert de l'assurance. Parfois aussi, on garde ses problèmes pour soi, on n'a pas envie de les étaler. Avoir un travail, cela casse la solitude, on peut communiquer.



Au sein du groupe on essaye de s'entraider. Les horaires sont lourds : le nettoyage commence à 6 h du matin et se termine à 20 h le soir. C'est difficile de gérer une vie de famille avec ça : il faut se lever très tôt, savoir s'organiser à la maison pour les enfants (cuisine, ménage, repassage, lessive...). On pense aux remplacements, aux changements d'horaire, pour arranger l'une ou l'autre, c'est la solidarité. Avec le Gerموir, on peut se faire des copines. On comble notre manque d'expérience puisqu'on apprend notre métier en travaillant.

Le fait de travailler en groupe permet d'avoir une opinion différente, d'apprendre à connaître l'autre. Il faut parfois mordre sur sa langue, on découvre différentes cultures et ce n'est pas toujours facile.

Nos richesses en tant que femmes, elles sont nombreuses. La femme qui travaille à l'extérieur doit aussi faire le ménage, le souper, s'occuper des devoirs des enfants, etc. Nous pensons qu'il faut donc beaucoup de courage, de résistance psychologique et physique pour assumer tout cela. Car sensibles à l'environnement qui nous entoure, nous voulons du dialogue, des contacts avec les autres.

Quels changements avec le Germoir ?

 On est beaucoup plus indépendante maintenant, on sait gérer son argent, puisqu'on travaille. Certaines d'entre nous n'ont plus confiance en les hommes, ils ne leur apportent plus rien. Mais il ne faut pas tous les mettre dans le même panier, malgré tout, le père de nos enfants joue un rôle essentiel. Il faut donc garder, si c'est possible, un bon contact avec lui.

☛ Pour nous, le fait de travailler à l'extérieur est beaucoup plus valorisant que de rester chez nous à faire le ménage, car les tâches ménagères, ce n'est pas considéré comme du travail.

☛ Pour nous, la société c'est le Centre d'aide sociale ensuite le chômage. C'est un engrenage, une chaîne sans fin. Nous voulons à tout prix nous en sortir. Notre combat c'est ne plus y retourner. Les gens du gouvernement s'en foutent de nous, on est des petites...

☛ Mais il faut réagir, prendre la parole, se sentir écoutées. Quand on suit une formation et que l'on travaille, la société nous regarde d'un autre oeil. Si on ne nous disait pas bonjour, maintenant on le fait. Par rapport à nos maris, nous sommes plus indépendantes, nous pouvons leur tenir tête ; quand cela ne va pas, nous ne nous laissons plus faire. On a même envie que l'homme fasse ce que nous voulons.

Conclusion : un changement vers l'égalité.

Et notre avenir ?

 Maintenant qu'on a appris quelque chose, on veut trouver du travail. On a des projets différents : travailler dans une autre entreprise, monter plus haut, avoir un compagnon, avoir un enfant, ou s'occuper des enfants que l'on a...

La société actuelle donne l'impression que tout va de plus en plus mal, beaucoup d'entreprises ferment. **On voudrait bouger plus et que, de ce fait, les choses bougent**. Mais on n'est pas sûres d'y arriver, on est trop petites, alors on n'y croit pas. Il faudrait changer tout le système !

Changer ? Nous même, le Germoir nous a fait changer. Nous avons appris à être moins timides,



plus ouvertes, moins agressives. On a appris à plus se contrôler, à avoir plus de patience.

Nous avons aussi envie de dire, à toutes celles qui liront cet article, qu'en Belgique, on peut avoir le superflu mais que le progrès nous tue ! Et comme il y a de plus grandes tentations ici, c'est plus dur. La vie est aussi difficile ici en Europe. L'argent ne nous tombe pas dans la main, même si la vie est facilitée par le CPAS. "On n'a rien sans rien" et le Gerموir nous a aidé à en sortir.

Le Gerموir a aussi développé un projet de partenariat avec une association malienne "Mali-Enjeu" pour mettre en commun nos volontés, au Nord comme au Sud, d'utiliser des réalisations économiques au profit de l'être humain.

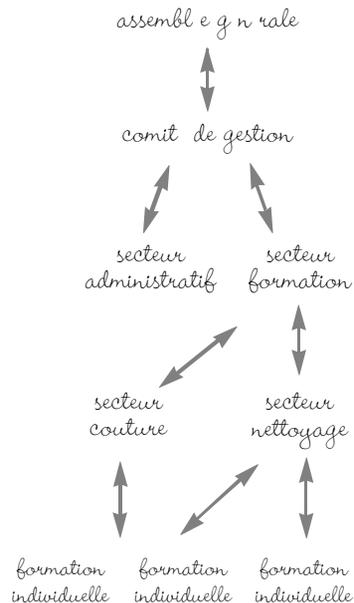
- ❖ Nous voudrions démontrer à un public qui vit pauvrement que la différence de culture est une richesse à partager et non à combattre.
- ❖ Nous voulons interpeller nos Etats respectifs sur les problèmes liés à la paupérisation des populations du Nord et du Sud, et à la féminisation de la pauvreté.
- ❖ Nous souhaitons conscientiser les acteurs de développement sur la notion de mondialisation. En décembre 1995, nous avons pu nous confronter à la réalité malienne en partageant le vécu des femmes.

Là, nous avons compris que nous ne pouvons pas transposer nos problèmes : les besoins, les cultures, l'environnement sont différents. Nous vivons dans le confort : ouvrir un robinet d'eau et la voir jaillir dans l'évier, quel geste, quand on a partagé le dur travail de transporter l'eau ou le bois, de faire la lessive sur les rives du fleuve !

Nous avons compris qu'il faut faire l'effort d'aller vers les autres. Les femmes du Mali sont venues en novembre 1996 en Belgique. Elles s'imaginaient que nous avions toutes un emploi, que nous étions riches. Elles ont vu que nous sommes très isolées, très individualistes et que nous courons derrière le temps.

Nous développons maintenant de nouvelles actions et un partage d'expériences avec d'autres entreprises de formation par le travail, car chacun a à donner et à recevoir de l'autre.

Organigramme du Gerموir





PAG-LA-YIRI développe des activités économiques et appuie la formation des femmes rurales. La vie au village s'en trouve améliorée, les femmes sont davantage couturières et respectées.

Contact

Monique Kaboré
est la présidente de Pag-La-Yiri

Siège
Zabré - Province du Boulgou - Burkina Faso
Tél n°4

Représentation de Ouagadougou
09 BP 335 Ouagadougou 09 - Burkina Faso
Tél. 226 36 34 00 / Fax s/c 226 31 24 21



PAG-LA-YIRI

(Burkina Faso)

L'association PagLaYiri



L'association est née d'une prise de conscience de la situation que vivaient les femmes au village. En milieu rural, nos mamans devaient aller à 25km pour aller cultiver des champs. Quand les hommes finissaient de cultiver, le soir, ils s'asseyaient sous l'arbre et se reposaient mais les femmes continuaient à chercher le bois, qu'elles portaient sur leur tête. Nous allions chercher de l'eau et préparer le repas, tard dans la nuit. Le matin, à 5 heures, c'était la même chose. Au moment de la récolte, tout revenait au papa qui gère. Les mamans étaient obligées d'aller cultiver leur lopin de terre (un petit champ) pour pouvoir récolter quelque chose, qu'elles gardaient pour prendre en charge leurs enfants. Dans la polygamie, l'homme qui a deux ou trois femmes ne peut pas tout assumer, tout prendre en charge. La femme doit cultiver dans le champ du mari, s'occuper des enfants, avoir du temps et de l'argent pour participer aux cérémonies de décès.

Dans notre village, les femmes s'adonnaient au commerce de la cola. Elles allaient au Ghana chercher de la cola à crédit et elles revenaient, parfois en pleine nuit ; elles fraudaient. Toute la journée, elles marchaient : 20km pour aller au marché vendre la cola, 20km pour aller au Ghana. Elles se faisaient mordre par les serpents sur la route ou se faisaient arrêter par les douaniers. C'était trop dur. Elles se sont endettées auprès des commerçants qui, pour récupérer leur crédit, ont convoqué les femmes chez le chef : cela a créé un problème social au niveau du village.

Ce problème, nous avons voulu le régler. Au début, en 1975, on était cinq femmes. On s'est dit qu'on pouvait gagner sa vie sans porter des fardeaux ; qu'il y a beaucoup de choses à faire tout en restant à la maison. On a commencé, à cinq, à faire une tontine. En cotisant 10 F* chaque semaine, à tour de rôle chacune recevait l'argent, ça faisait un petit fond.

Petit à petit, on grandissait. On est devenu douze, quinze, vingt, trente... presque quatre-vingt dix. Alors, on a vu les femmes changer leur conduite parce qu'elles avaient leur propre argent. La première chose qu'on a souhaité, c'est avoir un pagne, des tenues

* 100 CFA = 6 FB = 1FF

toutes semblables. C'est important pour être jolies, et cela crée des relations d'amitié, d'entraide, cela nous unit. Pour pouvoir rembourser, nous avons ramassé et vendu du bois. Après, on a organisé une grande fête qui a duré deux jours pour exprimer que nous avons créé notre association.



Pag-La-Yiri, cela veut dire "la femme c'est le foyer". Sans la femme, il n'y a pas le foyer. Même si l'homme a des milliards, on n'en verra rien si la femme ne sait pas gérer le ménage. Il faut que la femme sache bien gérer la famille, et que nous atteignons notre autosuffisance alimentaire.

Pour cela, on a cotisé 25 F chacune pour faire un champ collectif d'arachide (un champ d'1,250 hectares). On a acheté deux sacs d'arachides, on a emprunté de l'engrais et deux sacs de semences supplémentaires et on a cultivé notre champ. On a récolté treize sacs d'arachides. On a remboursé le crédit ; on a gardé des semences pour semer plus l'année suivante ; on a vendu le reste et mis l'argent dans notre caisse.

Cette année-là, trois villages ont adhéré. On a donné un sac d'arachides à chacun pour les soutenir et on leur a dit de faire comme nous, et petit à petit cela a fait tache d'huile. Actuellement l'association regroupe près de deux cents villages, dans trois provinces du Sud-Est et du Nord du Burkina Faso.

On a vu qu'on était devenues nombreuses. On a alors organisé les structures de l'association et défini nos statuts. On a réparti les tâches dans les instances et dans les aspects pratiques. On s'est battues pour obtenir la reconnaissance officielle par l'État en 1989. On a rencontré beaucoup de problèmes avec les hommes. Mais on a ensuite été reconnues comme ONG.

Notre organisation



On a fait une auto-évaluation et les femmes ont fait des recommandations, disant que les statuts et le règlement d'ordre intérieur ne répondent plus à l'évolution de l'association... Nous avons revu les procédures de gestion, élaboré le statut du personnel pour éviter les problèmes, et dressé l'organigramme de l'association. On a décentralisé. Par exemple, dès que, dans un village, on a cent femmes à la base, on se répartit en groupes de quinze personnes. Chaque groupe a un comité de trois personnes (la présidente, la secrétaire, la trésorière). Chaque village a son bureau, avec son comité.



D corticage des arachides

Ensuite, il y a le comité de sous-zone qui réunit trois ou quatre villages. Enfin, un comité de zone de six personnes dirige pour toute la zone.

Si la base a un problème, celui-ci remonte à la sous-zone, puis à la zone et le bureau de zone l'envoie au comité exécutif de l'association. Donc, les informations arrivent en haut et puis redescendent. On fait l'assemblée générale chaque année. Le Bureau fait des réunions chaque mois. L'assemblée décide, transmet au Bureau qui travaille avec les zones. On a mis des animatrices dans chaque sous-zone pour coordonner mais elles n'ont pas la parole pour décider.

Ce sont des analphabètes qui ont créé leur association ; on ne veut pas que les intellectuelles viennent prendre leur place. Les femmes ont la parole, elles doivent parler, elles doivent s'exprimer, elles doivent savoir ce qu'elles veulent atteindre, et fixer leurs objectifs.

Quand on crée de l'emploi, ce sont nos membres qui en bénéficient. Les animatrices sont d'abord membres de l'association. Seuls les techniciens sont parfois engagés à l'extérieur.

Créée en 1975, notre association compte maintenant onze mille membres : dix-mille femmes et mille hommes. Nous n'acceptons pas beaucoup d'hommes : par exemple dans les centres de formation, on prend 25 femmes et 5 hommes et s'il y a du travail et du boulot à donner on prend 8 femmes et 2 hommes. Dans les organes de l'association, on n'a pas donné de postes-clés aux hommes, ils reviennent aux femmes puisque **ce sont elles qui ont créé l'organisation** .

La solidarité et l'entraide en cas de coup dur



Comment nous organisons-nous ? Notre force c'est la solidarité et l'entraide, la compréhension. Il y a une entente. Chaque groupe de 15 personnes réunit sa cotisation par mois. Si quelqu'un est malade dans le groupe, les 14 personnes s'organisent pour aller en petits groupes lui rendre visite et lui rendre des services. Si la personne meurt, les membres du groupe restent jusqu'à la fin des cérémonies et participent en apportant la bière traditionnelle (le dolo) et la cola pour une animiste ou une chrétienne, ou l'eau de farine si c'est une musulmane. Pour faire les funérailles, les groupes vont prendre l'argent de leur caisse et aller soutenir les enfants de la défunte, participer, danser, chanter, "taper la calebasse", ramasser de l'argent qu'elles ajoutent à la cotisation, pour donner aux enfants de la défunte. Si c'est un mariage, on fait la même chose ; si c'est un problème social, on fait la même chose. On est vraiment solidaires. C'est un signe de solidarité, c'est un changement dans la condition de vie des femmes.

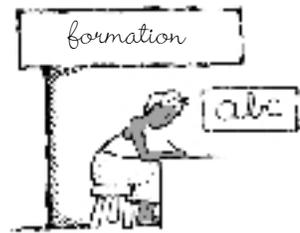
L'émancipation de la femme, c'est donner la parole à la femme ; que la femme sache que c'est elle la moitié de l'économie du pays et qu'elle n'est pas "zéro", même si elle est analphabète. Les femmes ont des connaissances, elles ont beaucoup de connaissances qu'elles peuvent exploiter pour participer au développement de leur pays.

Dans le temps, c'était toujours les hommes qui allaient discuter des problèmes des femmes : est-ce qu'un homme peut connaître les problèmes des femmes ?

Activités productives et formations



Pag-La-Yiri mène diverses activités. D'abord il y a la formation. On a décidé de suivre des formations, et plus de six milles femmes l'ont fait. Nous avons actuellement plus de sept mille femmes alphabétisées.



Aussi, nous avons créé notre coopérative d'épargne et de crédit qui compte près de 1.000 membres. Dans le temps, nous n'avions pas droit au crédit agricole, seuls les hommes y avaient accès. Maintenant, l'association prête aux femmes. Les femmes peuvent acquérir des moulins. L'association demande le financement et équipe les femmes, elles remboursent.



Ensuite, nous avons des champs collectifs ; on fait du reboisement et des diguettes de retenue d'eau, on fait du maraîchage. Nous avons une unité de transformation de misola (farine pour la récupération des enfants malnutris) en collaboration avec les services de santé. Nous avons aussi des cellules de santé communautaire : nous avons formé des membres qui font de la

sensibilisation au planning familial, au SIDA et contre l'excision des femmes pour que les gens se protègent et comprennent le fléau. Nous avons créé beaucoup d'emplois pour les femmes. Et elles sont fières.

Nous avons des buvettes, nous gérons une station d'essence, nous transformons des jus de fruits (jus d'oseille, de tamarin, de mangues) et nous faisons des confitures de mangues. Nous avons des presses à karité (un arbre, le *Vittellaria paradoxa*), pour produire le beurre de karité et nous sommes à la recherche de marché pour l'huile de karité. Nous faisons de l'huile de *nem* (*Azadirachta indica*) avec laquelle nous faisons du savon. On a créé de l'emploi, à travers toutes ces activités.



Quels changements avec Pag-La-Yiri ?



Il y a beaucoup de choses qui ont changé avec Pag-La-Yiri. Avant, les femmes ne possédaient pas les vélomoteurs, maintenant elles les utilisent. Des femmes ont pris un crédit, certaines ont construit une maison moderne, recouverte de tuiles. Certaines ont payé des moutons, d'autres montent à vélo... On travaille beaucoup mais c'est positif. Nous avons beaucoup de visites d'échanges, on reçoit beaucoup d'invités, des enquêteurs, des étudiants qui viennent préparer leur thèse, ... même l'État nous envoie des gens. Nous faisons aussi partie de différents collectifs et regroupements d'ONG. En Europe on nous invite à participer à des conférences internationales, des séminaires, des colloques. Cela nous permet de voyager, de discuter de nos problèmes. **L'association c'est un jardin d'expériences .**

Nous avons établi notre plan quadriennal, nous cherchons nos financements, même les femmes analphabètes vont chercher des financements. Des partenaires intéressés nous soutiennent ; soutenir une femme c'est soutenir toute une tribu car cette femme a, derrière elle, ses enfants : "qui les éduque ? qui les nourrit ? qui va les mettre à l'école ?" Dans le temps, on mettait le garçon à l'école et on laissait la jeune fille tomber, parce

qu'elle part pour se marier. Maintenant nous sommes en train de construire une école spécialement pour les filles. On veut mettre une école de filles dans chaque zone pour que les filles apprennent aussi. C'est une bataille...

Les mamans orientent leurs enfants vers un autre avenir ; elles combattent l'exode rural. Elles ne veulent pas que leurs enfants aillent en Côte d'Ivoire ou au Ghana, parce qu'ils vont y ramasser le SIDA. Ils n'ont qu'à rester ici, au Burkina Faso, sur le terrain. Si on travaille à la maison, on gagne, on produit et on est bien. Elles ont conseillé à leurs jeunes de ne pas s'en aller ; en tout cas il y a un frein à l'exode rural.

Pag-La-Yiri appuie l'agriculture et le reboisement, crée des puits pour les femmes, puisqu'elles font 5 ou 6 km pour avoir de l'eau. On construit des banques de céréales, des boutiques et des pharmacies villageoises. Mais aussi on s'implique,

avec d'autres, dans la lutte contre l'excision et contre les violences faites aux femmes. Si un homme utilise la force contre l'une de nous, on n'est pas d'accord et on se lève pour soutenir notre compagne. Les hommes dévalorisent leurs femmes ; il faut qu'ils prennent conscience que s'ils sont arrivés là où ils sont c'est grâce à leur maman. Tous les hommes défendent la cause de leur mère, pourquoi pas celle de leur femme ?

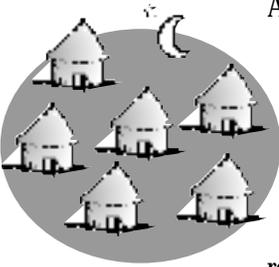
La violence contre les femmes diminue quand une femme connaît son droit : "si tu ne connais pas son droit, on va t'imposer toutes les situations". C'est pour cette raison que nous organisons beaucoup de formations pour que les femmes connaissent leur droit. On a fait des sensibilisations sur le code de la famille ; on a rappelé que l'on ne peut pas utiliser la violence. Dans le temps, certaines femmes n'élevaient pas de moutons car le mari se les accaparait ; mais à présent, dans le cadre



Tissage moderne

l'association, ce sont les femmes qui gèrent leurs moutons : les hommes ont compris qu'ils ne peuvent pas toucher aux biens de l'association que les femmes ont à la maison. La femme peut bien sûr donner à son mari, mais c'est avec son accord et dans le respect. Dans notre association, nous voulons aussi montrer la complémentarité entre les hommes et les femmes. La femme fait d'une façon, l'homme d'une autre et ensemble on s'occupe de la famille.

Les changements dans les relations hommes/femmes



Au début, les hommes nous ont mis des bâtons dans les roues. Ils avaient peur, ils voulaient nous séparer. Quand on a compris cela, on se réunissait vers minuit. On faisait la réunion, on arrêtait les décisions et on rentrait sans qu'ils ne se rendent compte de rien ; ils ne savaient pas comment on faisait pour décider. De même, pour faire passer des informations, chacune avait une autre personne à prévenir, et on se donnait rendez-vous à une heure fixe : on se voit, on décide, on court pour rentrer et les hommes ne se doutent de rien. Il fallait faire cela, puisqu'ils voulaient nous bloquer... On se rencontrait pour avoir la force et petit à petit on l'a eue.

Le chef du village de Zoaga, notre chef, nous a soutenues. Dans tous les problèmes qu'on a eus, il était derrière nous. Les autres hommes se moquaient de lui. Maintenant, les hommes ont vu que notre action change les conditions de vie et ils disent à leurs femmes de venir adhérer. Ils nous soutiennent, ils sont contents et fiers de nous.

Dans le temps, il fallait que l'homme donne des céréales à sa femme. S'il ne le faisait pas, il y avait des problèmes. Maintenant les femmes ne se préoccupent pas de l'homme, elles regardent leurs enfants. Si l'homme ne s'occupe pas de sa femme, celle-ci sait que ses enfants veilleront sur elle quand elle sera vieille. Chez nous les femmes ne donnent pas leur argent aux hommes, mais les choses évoluent. Par exemple : le mari aide sa femme à entretenir les

bœufs que l'association donne aux femmes sous forme de crédit, car il doit négocier : il ne peut pas prendre les bœufs et aller cultiver son champ : il doit attendre que la femme ait fini. Pour le maraîchage, certains hommes vont aider leurs femmes à arroser les légumes, ou chargent les enfants d'aller aider leur maman. Quand les femmes suivent les cours d'alphabétisation, on voit des hommes venir saluer leurs femmes, voir ce qu'elles font, donner des nouvelles de la maison, de la famille.



Quand on fait passer des tests d'embauche, des hommes s'occupent de garder les petits enfants pendant que leur femme passe l'examen, avant de rentrer eux-mêmes faire le test pour avoir du boulot. Ils aident les enfants à travailler.

Dans le temps toutes les tâches du ménage étaient données à la fille, aujourd'hui les hommes disent aux garçons d'aller au puits chercher de l'eau, d'aider leur maman.

Des relais politiques ou juridiques



Les femmes s'organisent, tiennent des réunions communes et discutent avec le gouvernement pour qu'il y ait davantage de femmes en politique. On parle à la radio, à la télé : nous devons montrer notre dynamisme.

Cette année, en politique par exemple, les femmes ont voté, plus que les hommes. Les femmes savent ce qu'elles veulent tandis qu'on achète les votes des hommes : il faut leur donner de l'argent. Nous défendons un objectif : développer le pays. Au niveau des villages, des départements, les femmes candidates sont un peu plus nombreuses qu'avant. Elles sont inscrites sur les listes de différents partis.

Avancer comme le caméléon...



Le manque de financement c'est aussi un blocage. Mais on ne se décourage pas, rien ne peut casser notre association. On dit "pour qu'un bossu monte sur un arbre, il a fallu quelqu'un pour le pousser". Comme on est arrivé là-haut, on ne veut plus redescendre !



L'association a grandi, il y a beaucoup d'adhésions, d'autres provinces veulent adhérer mais nous voulons aller doucement comme le caméléon, sûrement et doucement pour y arriver. Nous, notre objectif c'est que les groupes deviennent autonomes, que la région devienne autonome. Mais l'autonomie financière est loin. Notre force, c'est qu'on n'a pas eu d'argent au départ, c'est ça qui fait notre force : on a souffert... C'est après que les bailleurs de fonds ont su et sont venus pour nous soutenir. Il faut la volonté, la persévérance, l'engagement. Et puis il y a surtout la solidarité des femmes. Ici, au niveau du Burkina, les femmes nous ont beaucoup soutenu. On est solidaires pour notre mieux-être. Si nous menons ce combat, ce n'est pas pour nous seules, c'est pour nos sœurs, pour la nouvelle génération, pour tous les peuples et pour toutes les femmes du monde parce chacun doit se battre à tous les niveaux...

ZOILA VICTORIA DE LA TORRE (Pérou)

Cuisine Populaire



L'organisation est née en 1985. Habitant dans une des zones plus pauvres et des plus polluées de Lima, nous, un petit groupe de femmes, avons décidé de faire face à la crise et de créer une cuisine populaire en prenant le nom d'une femme courageuse de notre pays.

En 1993, avec l'appui de l'Institut Ecologique pour le Développement, nous avons reçu une "formation en gestion des entreprises pour la préservation de l'environnement". Un an après, nous avons initié (avec 8 femmes) la première petite entreprise de recyclage de chiffon industriel et vêtements pour enfants : "Confections Gozo" s.a.r.l.

Comme groupe de femmes entrepreneures, nous proposons :

- de former les femmes en gestion des entreprises dans le but qu'elles obtiennent un emploi pour une meilleur qualité de vie ;
- d'identifier les principaux problèmes environnementaux et de santé de la zone où nous vivons et de proposer des solutions alternatives ;
- de générer l'auto-emploi à partir du recyclage des déchets domestiques comme les chiffons ou le verre.

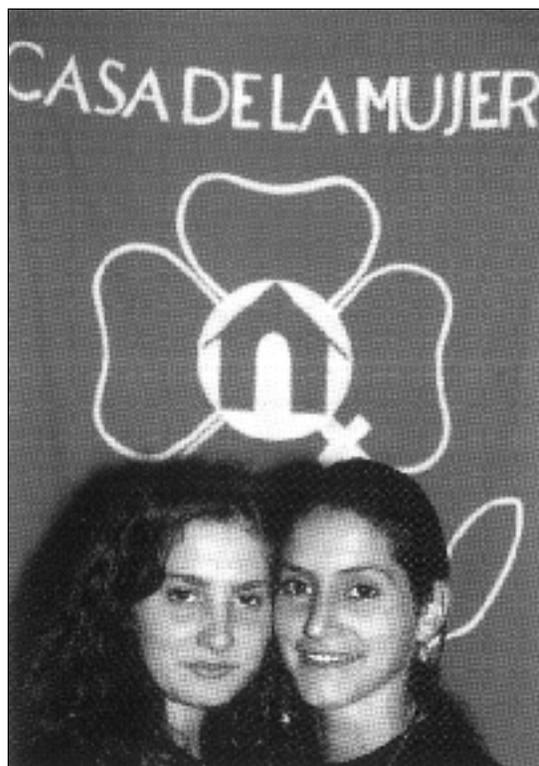
Notre petite entreprise est un espace de développement de notre personnalité et de notre indépendance comme femme. Quand nous travaillons, nous ne sommes pas marginalisées. Le temps que nous donnons à la cuisine populaire n'est plus considéré comme perdu.

Contact

Olinda Pérez

est la gérante de la cuisine populaire
Jr. Soledad 247 OF. Lima 14-Pérou

Tél. / Fax 511 442 762



*LA CASA DE LA MUJER m ne divers projets pour
am liorer l'acc s des femmes l'emploi.
La Bourse du Travail permet aux femmes
qui travaillent comme domestiques de mieux
n gocier leurs contrats, et aux jeunes femmes
de trouver un emploi stable*

Contact :

Maria-Theresa Mira

Casa de la Mujer de la Unión

José Serrato 2613 - Montevideo - Uruguay

Tél. / Fax 598 2 506 06 01

E mail maite@adinet.com.uy

ou : casamuj@adinet.com.uy



LA CASA DE LA MUJER

(Uruguay)

Naissance du mouvement

 La Casa de la Mujer de la Unión est une organisation non-gouvernementale à caractère pluraliste, autonome et démocratique. **C'est un espace de réflexion, de formation et d'action conçu par et pour les femmes de Montevideo**, la capitale de l'Uruguay.

La Casa est née en 1987 suite à la consolidation de l'action féminine commencée dans les années 70 contre la dictature d'abord et ensuite pour l'emploi, la formation, la santé des femmes. La Casa a pour objectif la réalisation d'activités qui contribuent à construire une nouvelle identité des femmes en tant que sujet social, en surmontant les inégalités et la subordination qui existent.

En devenant une institution reconnue, la Casa a renforcé son rôle en tant qu'agent de développement et de renforcement de la société civile. Nous pouvons ainsi de plus en plus interpeller l'Etat uruguayen et réfléchir, avec d'autres organismes, à mettre en place des politiques sociales positives pour les femmes les plus pauvres.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, pour l'Institut National de la jeunesse, la Casa de la Mujer a organisé des formations professionnelles destinées à des jeunes filles défavorisées.

Elle tient cependant à préserver son autonomie de façon à rendre son action plus efficace et à pouvoir soumettre au grand public les problèmes des femmes en y incorporant une vision de genre.

Les quatre domaines de travail de la Casa sont :

- ☛ le travail rémunéré et l'apport des femmes au développement ;
- ☛ les droits humains (violence envers les femmes) ;
- ☛ la santé (gestion de son propre corps et accès à la planification familiale) ;
- ☛ l'éducation et la culture.

Nos activités s'organisent suivant quatre axes majeurs :

- 1- **aide et attention** directe aux femmes ;
- 2- **formation** des femmes et d'autres agents de la société ;
- 3- **sensibilisation** à partir d'ateliers, débats, tables rondes, séminaires ;
- 4- **coordination et articulation** avec les secteurs privés et publics.

La Casa, en proposant ces différents services aux femmes, leur donne les outils nécessaires pour qu'elles deviennent protagonistes de leur propre destinée.

La Casa s'adresse à toutes les femmes mais en particulier à celles du quartier de la Unión. Ce quartier est situé au centre de Montevideo et s'étend jusqu'au Nord-Ouest de la ville. Il comprend 20.552 habitations, totalisant 68.131 personnes dont 52 % de femmes. Une étude réalisée en 1990 a montré que 54 % des foyers de cette zone vivent sous le seuil de pauvreté et que 10 % vivent dans l'indigence.



Au cours des dernières années, le nombre de femmes qui viennent demander conseil à la Casa n'a cessé d'augmenter vu la reconnaissance dont jouit la Casa, tant de la part des femmes que d'autres organisations sociales qui recommandent l'institution. Chaque mois, ce sont 300 femmes qui nous contactent.

Programme d'aide au niveau de l'emploi des femmes et des jeunes

 Depuis sa création, la Casa de la Mujer s'est intéressée au thème du travail de la femme et a créé une Bourse du Travail, un service de placement pour les femmes premières victimes de problèmes économiques. Étant donné le faible niveau de scolarité et de formation professionnelle, l'accès de ces femmes à un emploi est pratiquement nul. La malnutrition, la peur du chômage, les troubles familiaux et un certain mépris de la part des classes aisées rend ces femmes très vulnérables, économiquement et psychologiquement.

Depuis 1993, le "Programme d'Appui et de Conseil aux femmes touchées par les problèmes d'emploi" s'est mis en place. Une étape de consolidation de la Bourse du Travail a commencé : la Casa de la Mujer, s'associant à une ONG spécialisée dans le thème du travail des femmes a assuré la mise en oeuvre de l'informatisation du service pendant la première année de travail.

La Casa a développé parallèlement un programme d'appui aux microentreprises.

Objectifs du programme "Emploi"



Le but du programme (qui s'articule sur d'autres projets déjà existants à la Casa de la Mujer) est d'améliorer le niveau de vie des femmes des quartiers populaires qui ont besoin de s'intégrer ou d'améliorer leur position au sein du marché du travail. Nous leur proposons des outils pour identifier la manière la plus adaptée de répondre aux offres d'emploi à partir de leurs possibilités personnelles ; nous orientons les femmes dans la sélection des offres d'emploi, à partir de la formation et de l'expérience acquises par chacune d'entre elles.

Ce programme se fixe comme objectifs spécifiques :

- ☛ d'augmenter l'accès des femmes employées de maison aux opportunités de travail et d'améliorer la stabilité de ce type d'emploi ;
- ☛ d'améliorer la qualité des offres d'emploi du service de placement et de systématiser le service ;
- ☛ d'augmenter l'interaction et les liens entre les travailleuses domestiques et faciliter leur accès à d'autres opportunités de travail en dynamisant les alternatives éventuelles ;
- ☛ de donner une meilleure légitimité aux femmes qui ont un projet d'autoemploi ou de microentreprise.

La méthode adoptée par le programme est centrée sur la formation, notamment par le développement personnel. Les instruments utilisés - ateliers, cours, espaces individuels et de groupe d'appui et d'orientation - une conception de l'apprentissage par la participation active.

Notre travail se base sur l'hypothèse générale que de meilleures conditions pour le travail des femmes sont créées quand la formation s'intègre dans l'information et l'orientation. Pour nous, il y a une discrimination de la femme sur le marché du travail et il n'y a pas d'espaces où traiter ensemble le travail et le genre.

Le travail domestique est déconsidéré, il est perçu comme sans valeur sociale, ce qui le différencie nettement des autres professions. Cela a un impact sur la valeur que les

employées se donnent à elles-mêmes. Or "la formation et l'information sur les droits et devoirs d'une travailleuse contribuent à nous donner une meilleure conscience de notre condition d'employée et des obstacles (généraux et de genre) liés à notre activité professionnelle. La formation nous procure une meilleure capacité d'analyse pour négocier les conditions de notre contrat et chercher un emploi stable".

Le développement du programme "Emploi"

La Bourse du Travail

 La Bourse du Travail a développé deux domaines d'action complémentaire : le Service de Placement et le Service de Conseil et de Formation (au travers de consultations individuelles ou d'ateliers en groupe).

Dans un premier temps, nous nous sommes concentrées sur l'informatisation et l'optimisation du service de placement pour aller ensuite vers une campagne permanente de diffusion du service. Et dire qu'au début, nous utilisions un téléphone public pour prendre note, dans un carnet, des offres d'emploi, proposer du travail aux femmes et conclure les contrats d'emploi !



La formation prend plusieurs formes :

- ☛ consultations individuelles et espaces d'orientation et de conseil sur la gestion des relations avec les employeurs, des difficultés personnelles et des formalités de la Sécurité Sociale ;
- ☛ ateliers de sensibilisation et de formation sur les droits et devoirs des femmes qui travaillent comme domestique ou sur la revalorisation du travail ;
- ☛ espace d'échange pour les travailleuses; consultations juridiques sur le thème de la famille ou en cas de conflit, de revendication ou de dénonciation ;
- ☛ production de publications et de matériel de diffusion sur le travail des femmes, les droits et devoirs des employées domestiques, la Bourse du Travail, ...

L'équipe fut consultée à plusieurs reprises par des parlementaires sur le projet de loi concernant les conditions de travail du service domestique.

La promotion d'emplois alternatifs pour les jeunes

Une autre ligne d'action du programme est la création d'emplois alternatifs au travail domestique. Depuis fin 1994, la Casa s'est associée au "Foro Juvenil" pour former des jeunes femmes de 18 à 24 ans, sorties de l'enseignement secondaire inférieur, issues de ménages qui ne peuvent subvenir à leurs besoins élémentaires. Ces jeunes femmes cherchent à s'intégrer dans le marché du travail alors qu'elles n'ont ni formation ni expérience professionnelle. L'équipe a établi des contacts avec des entreprises, institutions et organisations publiques et privées pour proposer à ces jeunes une formation adaptée aux offres d'emploi existantes.

L'appui à l'autoemploi et aux microentreprises

La Casa développe aussi l'appui à l'autoemploi et aux microentreprises féminines au travers de formations spécifiques.

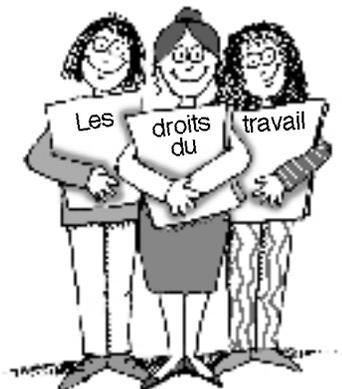
Les femmes et les jeunes se défendent mieux

 En dix ans, 2202 femmes ont bénéficié du projet. Plus de la moitié ont eu recours au service de placement, 618 sont venues pour des consultations individuelles et des ateliers et 185 jeunes ont assisté à des formations et des consultations. 60 % de ces femmes ont donc eu accès à la formation. Une partie a bénéficié des ateliers et des consultations individuelles sur les droits, les devoirs et les éléments de négociation en cas de conflit dans le travail. L'autre partie est constituée des jeunes ayant participé aux ateliers d'orientation professionnelle.

Il est difficile de mesurer les acquisitions et l'application des connaissances, mais 92 % des femmes ayant participé à ces consultations sur le thème des droits et des devoirs des domestiques affirment :

"ça nous a servi à mieux nous défendre", "elles m'ont appris à mieux me gérer", "je me suis rendue compte que je peux protester, que j'ai des droits " .

Cependant beaucoup de femmes ont des difficultés à participer régulièrement à une formation de la Bourse du Travail dans la mesure où ce dont elles ont besoin, c'est une réponse immédiate à leur problèmes économiques. Il leur est souvent difficile de consacrer du temps à une formation.



Quant à savoir si les choses changent dans le travail avec ce qu'elles ont appris, tout cela dépend des relations établies avec les employeurs : les femmes préfèrent commencer à travailler avant de poser leurs conditions. Au travers de nombreuses consultations téléphoniques, les femmes montrent pourtant une réelle volonté de revendiquer leurs droits : beaucoup sont en attente de clarification et de confirmation au sujet d'un droit qu'elles réclament.

La proposition initiale que Maria avait acceptée incluait de travailler le samedi. Elle avait des arguments valables pour demander de supprimer ce jour de travail et pour négocier la répartition de son travail durant la semaine. Cependant, elle ne s'accordait pas une valeur propre assez grande pour apprécier ses droits de travailleuse et négocier ce changement ; elle se sentait mal à l'aise de présenter à ses patrons "tellement bons" quelque chose qui semblait meilleur pour elle-même. Maria a pu analyser sa situation, reconnaître qu'elle réalisait bien sa tâche et que sa demande ne risquait pas de déstabiliser l'organisation de la famille de ses employeurs. Elle a intégré des éléments qui lui ont permis d'établir un processus de négociation et d'obtenir l'amélioration qu'elle proposait.

Du côté des jeunes, on a remarqué en 1996 une baisse des demandes d'emploi (difficultés du service à faire correspondre les offres au profil des candidates) mais aussi des offres (recrudescence au niveau national du nombre de femmes désirant s'insérer dans le marché du travail et n'ayant pour seule possibilité que le service domestique et diminution des offres à cause de la nouvelle politique de réajustement fiscal).

L'instabilité du travail domestique

 Il y a une grande instabilité de ce type de travail due soit à des arrêts volontaires, soit à des licenciements. Les 3/4 des contrats sont cassés par les employées, ce qui renforce l'hypothèse d'un manque de conscience de travailleuse de la part des femmes employées de maison. Certaines mettent fin à leur contrat pour raisons personnelles (santé, garde des enfants, difficultés à concilier les responsabilités du foyer et les obligations du travail), d'autres pour des problèmes relationnels avec l'employeur ou encore parce qu'elles sont surchargées. Les licenciements, eux, ont généralement pour cause l'absentéisme ou le manque de qualité du service des employées.

L'analyse des motivations qui poussent les femmes à s'inscrire dans le fichier du service de placement nous a permis de mieux comprendre ce qui les empêche de maintenir un



emploi dans la durée. Elles sont souvent débordées par des situations familiales qui rendent difficiles la prise en charge d'un travail permanent et régulier et reportent cela sur l'idée que "l'employeur en demande trop". Plutôt que d'exprimer de manière directe leurs exigences à l'employeur pour trouver un compromis qui concilie leurs motivations respectives, elles préfèrent mettre fin au contrat.

Entre autres exemples, Virginia, mère adolescente de deux enfants en âge préscolaire et isolée témoigne :

"Je m'étais mise d'accord avec ma patronne pour un horaire durant lequel mes enfants étaient pris en charge ; cependant, mon employeuse exigea quelques fois que je reste en dehors de mes heures. J'étais sur le point d'abandonner mon travail. A partir de la consultation, j'ai réussi à mettre en place une stratégie de négociation et à obtenir de ma patronne qu'elle me prévienne par avance pour régler le problème de la garde de mes enfants et que les heures supplémentaires me soient payées en complément de mon salaire". Il est intéressant de noter que les femmes isolées avec enfants à charge sont celles qui présentent la meilleure capacité de garder un travail à long terme.



Grâce à ce vécu, nous avons pu optimiser le service en sélectionnant mieux les bénéficiaires, en rendant la formation obligatoire avant l'inscription dans le fichier, en instituant une période d'essai pendant laquelle l'employeur peut mieux connaître la candidate, ce qui facilite énormément son insertion postérieure dans l'entreprise.

Pour ce qui est de la création d'emplois alternatifs, on notera que 80% des places trouvées dans le cadre du programme d'orientation des jeunes se situent dans le secteur des services (vente, restauration, supermarchés) et 20% dans le secteur industriel (fabrique de biscuits).

Un salaire et une meilleure confiance en soi

 Dans tous les cas, les salaires demandés par les candidates sont supérieurs aux propositions des employeurs qui, depuis un certain temps, vont en diminuant. Pourtant, bon nombre de femmes sont disposées à l'accepter, mis à part les isolées avec enfant à charge puisque celles-ci doivent trouver des solutions pour la garde de leur enfant et que cela représente très souvent une dépense supplémentaire. Cela est très représentatif de la réalité socio-économique du pays.

☛ Du point de vue du développement des capacités personnelles, on observe chez les femmes (qui, en grande majorité, n'avaient pas encore participé à des activités liées au genre) des améliorations au niveau de leur confiance en soi, de la recherche de leur identité et de leur conscience d'appartenance au sexe féminin.

☛ Seulement un tiers des jeunes pensent que leur condition de femme influe sur leurs possibilités professionnelles, la majorité est convaincue du mythe de l'égalité des chances. Ce sont les jeunes mères qui sont les plus sensibles au thème du genre dans la mesure où elles doivent souvent assurer seules la garde des enfants. D'autre part, seulement un quart des jeunes estiment travailler pour des motifs économiques et n'évoquent pas leur besoin d'indépendance.

☛ A propos des changements dans leur auto-perception (acquisitions d'éléments participant au processus d'affirmation de soi), les travailleuses faisant partie de la Bourse considèrent que le travail est un moyen de devenir plus indépendantes tant du point de vue économique que du point

de vue personnel (se sentir mieux dans sa peau et mûrir). "Le travail, même s'il n'est pas valorisant socialement, nous permet de garder un contact avec l'extérieur du foyer en plus de constituer un moyen d'insertion économique".

☛ En ce qui concerne les jeunes, 90 % de celles qui ont participé à la formation arrivent à modifier la perception qu'elles ont d'elles-mêmes et de leur relation avec les autres. Les jeunes qui avaient vécu des conflits antérieurement et qui passaient à une étape de resocialisation veulent obtenir la reconnaissance de leur famille et de leurs relations personnelles. Dans beaucoup de cas, ces jeunes femmes sont retournées aux études pour avoir de meilleures perspectives professionnelles.

☛ Plusieurs témoignages montrent que beaucoup de jeunes ont changé leur manière d'envisager le travail : elles sont passées d'un état d'insécurité et de manque de confiance, voire même de dégoût, à une vision plus positive du travail comme moyen d'améliorer leur niveau de vie, leurs perspectives futures et l'acceptation de soi.

Bourse du travail



Ainsi, les jeunes évoquent des changements personnels liés à l'amour-propre et à l'aspect déterminant du genre dans la vie et la construction personnelle et sociale. Elles sont dans de nouvelles conditions pour leur rapport au travail.

"Avant, je ne voulais pas travailler, la seule chose qui m'importait était d'être avec mon fils toute la journée. Maintenant je peux m'habituer au travail, j'ai besoin de meilleurs revenus pour ma famille et je me sens mieux".

"Avant je me sentais en insécurité et envahie de peurs. Maintenant, je me sens mieux, je parle plus et je vois de meilleures possibilités pour mon avenir".

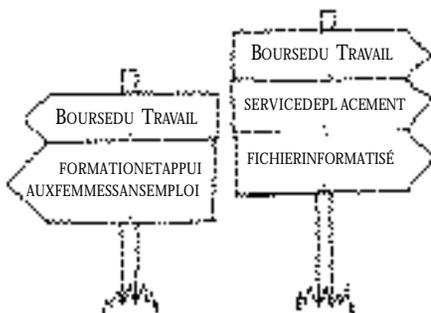
Apports pour la Casa



La mise en oeuvre de ce programme a eu un impact important sur le niveau des connaissances de notre équipe en ce qui concerne les thématiques "femmes et travail" et "travail et genre" ainsi que sur le profil professionnel des femmes des quartiers populaires. Ces thèmes ont été développés et approfondis de telle sorte qu'à un niveau pratique, nous avons pu expérimenter et développer de nouveaux outils et de nouvelles méthodes de travail.

La recherche d'emplois alternatifs pour les femmes a permis à l'institution de devenir une référence dans le milieu du travail. Nous développons des relations avec les entreprises et organismes publics. Cependant, l'image d'institution de la Casa pose deux problèmes majeurs : la passivité d'une grande majorité des femmes qui attendent une réponse inconditionnelle à leur problème d'emploi et le refus d'une participation financière de la part des employeurs, se considérant plus comme "offreurs" que comme demandeurs d'un service. Voilà qui entrave considérablement l'autofinancement prévu pour la Bourse du Travail.

Autre problème, la contradiction entre "Bourse du Travail - service de placement - fichier informatisé" qui constitue un compromis avec les patrons en vue d'obtenir des résultats satisfaisants et "Bourse du Travail - formation et appui aux femmes sans travail ou avec un emploi précaire" qui se doit de prendre en compte les exigences et la problématique des candidates. Néanmoins, cette opposition permet d'intégrer les exigences du marché dans les objectifs de la formation. Il est indispensable que les travailleuses soient formées en tenant compte des règles opérant dans le monde du travail si l'on cherche à ce que celles-ci augmentent réellement leurs possibilités de trouver un emploi et de le maintenir.



UN RÉSEAU PALABRAS/PALABRES

Le Monde selon les femmes a développé déjà toute une série de contacts autour de la revue Palabras/Palabres. Les réactions nombreuses et positives nous montrent l'intérêt de notre approche et de notre démarche. Nous souhaitons à présent jeter les bases d'un RÉSEAU Palabras/Palabres.

En présentant les associations qui nous écrivent, nous proposons de tisser peu à peu une "toile" : les associations qui nous lisent peuvent ainsi prendre contact entre elles et développer des échanges directs d'informations, d'expériences, de publications.

Réseau National Femmes et développement aux Comores (RNFD)

"Permettez moi de saluer l'initiative du Monde selon les femmes d'avoir lancé ce projet Palabres qui renforce le dialogue entre les femmes du Nord et les femmes du Sud... Le RNFD se présente comme un organe de coordination des associations et groupements féminins de développement. Créé en 1993 pour préparer la Conférence de Pékin, le RNFD regroupe plus de 110 associations adhérentes sur les 3 îles des Comores, auxquelles il a permis de sortir de l'isolement et de participer à la vie publique.

Moinaecha CHEIKH,
présidente du RNFD
B.P. 1217 Moroni Comores
Tél. 269 73 27 75 / 74 46 14
Fax 269 73 14 50

Réseau de communication, d'Information et de formation des femmes dans les ONG au Burkina Faso (RECIF/ONG-BF)

"J'accuse réception du numéro 0 de Palabras... Le thème Violences faites aux femmes traité dans ce numéro entre en droite ligne dans nos préoccupations. En effet, RECIF/ONG-BF a choisi de lutter contre ce phénomène en vue d'apporter sa contribution à la mise en oeuvre de la Plateforme adoptée à Beijing".

Awa OUEDRAOGO,
secrétaire générale
01 B.P. 6473 Ouagadougou 01
Burkina Faso
Tél. 226 31 22 25
Fax 226 31 30 19

L'Association Internationale des Femmes Francophones (AIFF)

"Votre magnifique revue Palabres est une liaison pertinente entre toutes les femmes... J'ai lu avec plaisir le contenu. Je me réjouis du titre Palabres... Longue vie à votre revue Palabres".

Aïssata KANE,
présidente de l'AIFF
BP 71 Nouakchott Mauritanie
Tél. / Fax 222 2 510 80

Appel à contribution

Dans les prochains numéros, nous avons l'intention de traiter les thèmes suivants :

- ☛ femmes en migrations,
- ☛ les organisations d'appui aux femmes,
- ☛ les femmes en tant que mères,
- ☛ la citoyenneté,
- ☛ la production artistique,

...

Recueil de récits

Nous désirons diffuser des récits issus des trois continents (Europe, Amérique latine, Afrique) qui pourront ainsi être mis en parallèle ou en perspective.

Voici quelques propositions pour recueillir un récit auprès d'un groupe pour le projet Raconter et Écrire.

- Qui compose le groupe, qu'est-ce qui fait son identité ? Que faites-vous ensemble ?
- Quelle est l'histoire du groupe : quand et comment s'est-il constitué ? Dans quel contexte (politique, économique, ...) votre groupe est-il né ?
- Quelle est la participation au sein de votre groupe ? Comment fonctionne-t-il ?
- Description du combat mené : autour de quoi votre groupe s'organise-t-il, comment faites-vous ? Quels rapports a votre groupe avec d'autres groupes au niveau local, national voire international ?

Quelle est la vision des relations entre le Nord et le Sud ?

- Quel changement social souhaitez-vous obtenir ? Quel est votre projet ? Quels pouvoirs ? Quelle démocratie participative (quelle citoyenneté) ?
- Comment votre action collective modifie-t-elle les rapports entre hommes et femmes vers plus d'égalité ?

• Effets et conséquences de l'organisation et de l'action du groupe : effets pour votre groupe lui-même, effets pour chacune de ses membres, effets sur le contexte ?

• Comment voyez-vous l'avenir : pour votre combat, pour votre groupe ?

Des idées ? Des commentaires ? Un récit à transmettre ?

Vous pouvez l'adresser par écrit, en espagnol ou en français, à Hélène Ryckmans. Les textes comporteront environ cinq pages et seront transmis, si possible, sur support informatique avec un logo, les coordonnées du groupe et des photos si vous en avez.

© Le Monde selon les femmes

La reproduction des articles est vivement conseillée moyennant citation de la source et envoi d'une copie à l'éditrice.

« Parce qu'on nous condamne
au silence, je crie l et ici »

Luz Garcia Ocampo

Palabras/Palabres est édité avec l'aide et le soutien de :

- la Commission des Communautés Européennes
-Direction générale du développement,
- le ministère de la Communauté française de
Belgique - Service de l'égalité des chances,
- le CNCD - Centre national de coopération au
développement,
- le fonds « 1% ONG » d'écolo.

Le Monde selon les femmes

Quai du commerce 9

B - 1000 Bruxelles Belgique

Tél. 32 2 250 12 62 / **Fax** 32 2 250 12 63

Pour vous abonner à Palabras, envoyez-nous vos coordonnées : chaque numéro paru vous sera envoyé avec une formule de virement

Compte bancaire du projet n°001-2976522-56

D / 1998 / 792603 - ISSN 1372 - 598X